

Le 23 juillet 2015

Plaisirs mitigés d'un spectateur solitaire.

Il y a l'avant. Une ville qui bruisse. « Les Nuits du Sud » sont d'abord une ambiance, une attente qui se perçoit dans l'air qui souffle –un peu- dans le soir qui tombe –fatalement-. Les rues vibrent, les gens circulent avec, parfois, un « pliant » sous le bras. Avec, souvent, un sourire d'attente. Visiblement, il se passe quelque chose. Il va se passer quelque chose.

Et puis il y a la place du Grand Jardin. Les gens s'y rencontrent, s'y reconnaissent, s'embrassent : on n'est pas là par hasard, mais par complicité. Souad Massi, Joan Baez, deux sons, deux tonalités, mais une façon d'être. A ne s'y pas tromper, nous allons traverser une nuit saisie par la joie universelle de la musique.

Il y a l'avant, et puis il y a Souad. Autant dire le bonheur, celui de la Méditerranée, apporté par vagues, éclatant d'énergie et de soleil, un sourire en écume.

Un partage radieux.

Un échange heureux.

Un mélange somptueux.

Souad nous vient d'Algérie, d'une famille Kabyle modeste. Son chant est populaire, il tresse le chaâbi, la pop, le folk, la country, le fado. C'est dire l'ouverture. La générosité.

Et les accents montent dans la nuit, creusant la voûte des étoiles, créant la beauté. La chanteuse jubile, rayonne. Elle est visiblement heureuse dans cette ville de rencontres.

Vous avez dit métissage ? Oui, et il est ici pleinement assumé dans le bonheur des accords noués et donnés à un public qui sait apprécier. Les Nuits du Sud nous le disent : nous avons tout à apprendre de la Méditerranée, de part et d'autre, d'une rive à l'autre. Nous avons à saisir la joie donnée, par une femme, une chanteuse, interposée. Par son orchestre aussi, parce que la connivence est évidente : le djembé jubile et chante à son tour, le batteur se déchaîne, se libère et libère donc des salves de vie.

Tension du son. Joie transmise du rythme. Dans l'Harmonie du Soir. Les cordes répondent aux percussions, et la voie vient sublimer l'ensemble comme une psalmodie du soir, de la nuit qui avance.

Puis il y a l'attente. Et une retombée.

Une demi-heure, pour changer la configuration de la scène, n'est-ce pas trop ?

Et Joan Baez.

Nous nous sommes tant aimés ! Elle qui a chanté avec Bob Dylan, après l'historique discours de Martin Luther King, « I have a dream ». Elle qui a ponctué notre route de ses engagements. Elle qui fait tant et tant encore pour Amnesty International.

Il nous coûte de le dire : dans cette deuxième partie la flamme retombe. Joan chante, mais le lieu ne s'y prête pas sans doute, son propos est intime, il se perd, il se noie sur la place. Il sombre. Certes, la voix est appliquée, les chansons sont exécutées mais l'ardeur fait défaut.

Tout est trop propre et ne s'appuie que sur le passé, la nostalgie. Le partage du présent n'a pas lieu. Pour moi en l'occurrence. Car le public a l'air de communier avec le mythe. Je ne ressens que trop ce travers des chanteurs américains venus du passé et ne donnant à l'instant présent qu'un récital « propre », avec ses rendez-vous obligés, ces résurgences de jeunesse qui, fatalement font recette.

La magie fait un flop. Ses trucs ne sont que trop visibles.

Et puis il y a l'agacement venu des incessants bavardages d'un public distrait, qui ne s'interrompent que pour des applaudissements d'autant plus enthousiastes qu'ils relèvent du rituel.

Et puis, il y a les jacasseries du secteur VIP dont les applaudissements sont inversement proportionnels au volume sonore de vaines paroles.

Désolé de gâter la fête et la sauce, mais cette nuit-là fut bien peu du Sud. Dans sa deuxième partie.

Raison de plus pour remercier mille fois Souad Massi.

Mille fois, on n'est pas loin des Mille et Une Nuits. Quand la voix sauve de la mort.

Pour Vence-Info-Mag.
Yves Ughes.